

# L'ISLAM MONUMENTAL

DANS L'INDE DU NORD

(DEUXIÈME ARTICLE<sup>1</sup>)

Par un soir sinistre, un vent de géhenne, j'ai parcouru les deux lieues qui séparent le *dik-bungalow* de Kutab des ruines du Tughlakabad et d'Adilabad, la forteresse de Muhammad-Shah. Le vaste horizon est livide de poussière, comme si des hordes en fuite galopaient tout autour, et le soleil déclinant semble de cuivre mat derrière les volutes du simoun. Devant moi grandit l'enceinte de la ville inhabitée, dressant, du haut

1. V. *Gazette des Beaux-Arts*, 3<sup>e</sup> pér., t. XXV, p. 277.

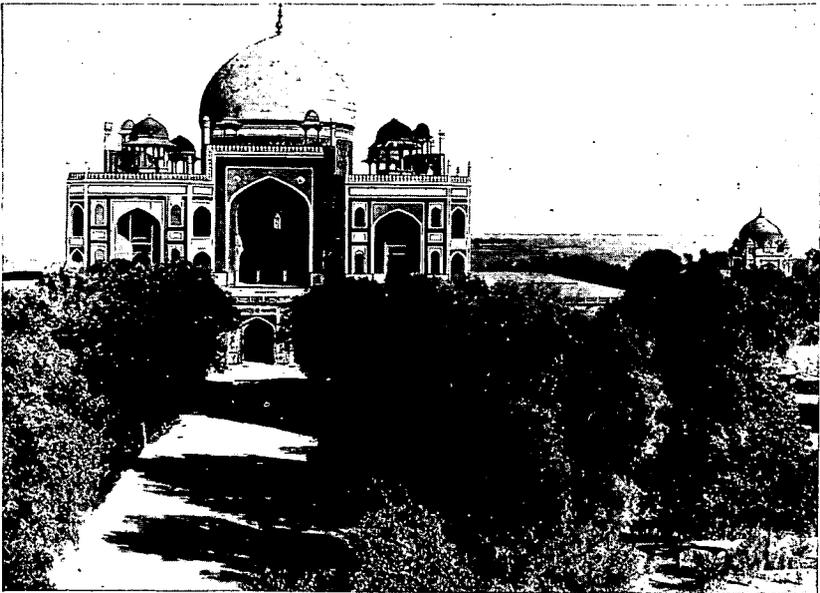
de son rocher, les créneaux de ses tours tronconiques à trente mètres au-dessus de la plaine. L'impression de masse écrase d'abord. La ville a quatre milles de tour. Elle ressemble à la première assise d'une Babel inachevée. Le roc porte à cru des blocs de pierre de six tonnes, que chevauchent eux-mêmes des murs éventrés, couleur d'éclipse et de cendre, dont la perspective décroît, rendue fantastique par un rayon jaune qui en détache un pan. Silhouette farouche, méfiante, où il y a de l'horreur des cimes foudroyées, qui évoque la sauvagerie révoltée d'un château de Caïn, la rudesse et la passion d'une prison bâtie par des mauvais anges pour des filles de géants. On grimpe par des escarpements jonchés de moellons énormes jusqu'à une barbacane effondrée. De là on gagne le point culminant de ce qui fut la citadelle, le cœur où battait le vouloir terrible par quoi toutes ces demeures s'étaient engendrées de ce donjon de granit. Un lièvre fuit parmi les décombres, les touffes de fèves sauvages, les arbustes des murs, dont les minces aiguillons défendent les fleurettes pourprées. Du sommet on embrasse le demi-hexagone des remparts, on plonge dans les citernes, on suit les chemins de ronde. Les débris d'une mosquée, d'un palais se précisent. Des souterrains se creusent. L'œil erre dans des couloirs ténébreux, entre des maisons vides. Partout un sentiment de peur, de trahison redoutée, l'âme indélébile de l'esclave-roi muré vif dans sa force et son épouvante.

Au-dessous, au centre d'un lac desséché, dont la digue croule là-bas à l'est, et qui mirait la citadelle, le vieux sultan a sa tombe, bâtie par la piété du fils parricide qui osa plus tard s'y coucher à son flanc. Elle s'élève en grès rouge et marbre jaune, sur un îlot pentagonal. Un pont sous les arches duquel la terre s'exhausse en coulées de vase durcie le rattache au bord. Le mausolée massif et rond, aux murs en retrait, imite, malgré son dôme surbaissé, l'aspect d'un pylône égyptien, et la sobriété de son ornement produit autant d'effet que la nudité des murailles de la citadelle. Il pourrait défier des sièges. Ainsi le despote fortifie sa mort après sa vie et, dans la tombe peu sûre, n'abdique rien, dit non à la dissolution, sent à peine le temps relâcher la lèvre impérieuse ou la main crispée à la garde du sabre, provoque et règne encore du fond de son orgueilleuse poussière. Quel professeur d'individualisme que ce monstre!

On a justement appelé cette sépulture militaire sans rivale. Je ne pourrais lui comparer, au moins comme situation, que le mausolée de Birsing Deo, le héros du Bundelkand, à Orcha, dans l'Inde

Centrale. Les grandes crues de la Betwa, par-dessus les débris d'un môle culbuté, en viennent lécher la base, et la fange sèche se crevasse en été autour de la pierre funèbre. Grandiose musique pour un sommeil de conquérant, le même qui berce depuis quatorze siècles Alaric dans le lit sicilien du Busento.

Autour du lac desséché, d'autres ruines se dressent, presque aussi imposantes et dont la principale est Adilabad, le fort du Sultan Muhammad. Le reste — désert, aridité, plaine immense,



TOMBEAU DE L'EMPEREUR HUMAYOUN

plus sinistre dans la lueur trouble du soleil obscurci qui va disparaître derrière le Kutab, que le paysage même de la Mer Morte dans la dure lumière de Judée. On sent ce lieu sublime aussi coupable et plus châtié.

Les règnes de Baber et d'Humayoun, les deux premiers empereurs de la maison de Timour, n'ont guère laissé de vestiges architecturaux. Trop de luttes et de vicissitudes les avaient bouleversés. La tombe du second s'éleva par les soins de sa veuve au cours des quinze premières années du règne de son fils Akbar, qui, à quatorze ans, se mit en devoir de rétablir les conquêtes de son père et de son aïeul, pour devenir par la suite un des plus illustres et des plus tolérants parmi les pasteurs de peuples.

Cette tombe d'Humayoun forme un des traits saillants du panorama qui entoure Delhi. Les deux portails, la spacieuse terrasse qui l'exhausse, la simplicité du plan — un carré de murs central à pans coupés surmonté d'un dôme, accolé de quatre tours plus petites et de dessin pareil — et les jardins qui l'entourent, lui impriment un grand caractère. Au centre, le coffre de marbre blanc du cénotaphe est noblement posé, dans sa nudité éloquente, sous le vaste dôme. C'en est assez pour sentir, malgré l'absence d'inscriptions lapidaires, que là dut trouver son terme une vie d'épreuves magnanimes et fécondes.

Avec Akbar nous quittons Delhi pour Agra ou plutôt Futtehpore-Sikri, la capitale qu'il fit surgir autour de l'ermitage du pieux Sélim Christi et d'où pendant quinze ans il gouverna son empire. Abandonnée à la suite de raisons stratégiques ou à cause du manque d'eau, elle couronne encore son rocher, sans avoir relativement trop souffert de l'injure du temps, et peut-être n'existe-t-il pas d'ensemble monumental plus homogène et plus expressif, ni qui révèle plus libéralement une maîtrise et une personnalité. C'est une création plus complète que Versailles, par exemple, en ce sens que les règnes suivants n'y ont rien ajouté. Et Versailles, dénuée de sensibilité, mais admirable leçon de goût, selon M. Barrès qui prodigue en France de si beaux dons de voyageur, Versailles présente la faute de goût de répéter sans discrétion l'apothéose servile d'une personnalité certes imposante par le sens de sa prérogative et de sa dignité, mais intellectuellement bornée, sans philosophie ni inquiétude humaine. Quelle autre ampleur dans le caractère d'un Akbar ! Quelle leçon que son éclectisme pour un contemporain comme Philippe II d'Espagne ou pour le monarque des Dragonnades, un siècle plus tard ! Toute cette race des Timourides montre une conception profonde de la destinée, de la vanité universelle, émouvante chez ces élus ou ces fléaux de Dieu, et dont le fatalisme ironique ou grave s'égalé souvent, par la majesté de l'accent, au stoïcisme d'un Marc-Aurèle. Timour, en recevant Bajazet prisonnier dans sa tente, éclate de rire. L'empereur s'étonne, interroge..... « C'est que je pense, répond le Mogol, que dans trente ans nous serons morts tous deux, le vainqueur et le vaincu. » Baber, dans ses mémoires candides et terribles, entre le récit d'une nuit d'amour et de vin, et l'épisode d'un « minaret de crânes » bâti quelque soir de bataille, raconte qu'il pleura au parfum d'un melon de Kaboul, en souvenir de sa patrie. Akbar couvre de sentences désabusées la

prodigieuse porte triomphale de Futtehpore-Sikri. Aurengzeb sur son lit de mort — lui le fanatique abhorré des Hindous ! — écrit : « Je ne sais rien de moi, ni de ce que je suis, ni où je vais » et termine ainsi son testament : « Les folles pensées des femmes n'apportent que déception. Adieu ! adieu ! adieu ! » Son père Shah Jehan avait adressé lui aussi à l'amour cet adieu de marbre, de fleurs, de mélancolie et de songe qui est le Taj d'Agra.

Akbar le Grand domine sa lignée de toute la hauteur de ses préoccupations morales et de l'œuvre accomplie. Son trait le plus marqué, c'est peut-être son dilettantisme religieux. Il présida un véritable congrès de religions à Futtehpore. Solution gravement réclamée aux problèmes éternels par la même inquiétude de tyran philosophe qui se résoudra dans le dilettantisme épicurien et sceptique d'un Hadrien. Mais l'Oriental a connu l'action, y a trempé sa méditation et ne considère pas que son labeur puisse se payer à moins d'une certitude. La trouva-t-il ? On ne sait. Il semble qu'en dernier ressort il l'ait cherchée en lui-même : des croyants orthodoxes lui reprochèrent, à la fin de sa vie, de ne pas écarter les hommages divins. Conclusion assez logique d'orgueil trop comblé. Ou bien peut-on croire, d'après certains indices (sanctuaire hindou près du palais de la rani Rajpoute, fresque de l'Annonciation aux murs de la demeure présumée de sa femme chrétienne), que, pareil au roi de l'Ecclésiaste et du Cantique, il ait embrassé les croyances des femmes qu'il avait le mieux aimées, renoncement attendri de la sagesse vieillissante devant l'éternelle volupté ?...

A-t-on jamais fait la psychologie du despote ? Nulle étude ne pourrait être plus tragique et d'un intérêt plus profond. La marche du monde moderne a presque éliminé le type d'humanité dominatrice, au caprice souverain, aux possibilités presque infinies dans le champ des facultés humaines. Doit-il reparaître un jour au sommet d'une échelle de valeurs nouvelles, riches de possibilités multipliées, maître des clefs véritables du bonheur et de la beauté ?...

En l'attendant, tâchons de dégager l'âme d'un de ses plus illustres devanciers, sinon dans la mémoire incertaine de ses actes, du moins à travers les débris augustes de son idéal essayé.

Les édifices de Futtehpore-Sikri couvrent la superficie d'un plateau qui nivèle une croupe de grès rouge. Celle-ci dresse, au milieu d'une plaine immense, à vingt-deux millés d'Agra, son acropole impériale, dont la silhouette, couronnée par la masse du grand arc de triomphe, invite et suit de loin le voyageur. Un lac artificiel

baignait sa base, et le grincement continu des roues à eau pour le service des bains et des terrasses y effarouchait les oiseaux dans les joncs de l'autre rive. Une enceinte trop large pend au flanc de la colline, comme un baudrier. De l'autre côté, elle descend les talus adoucis et va se nouer en une porte ruinée, autour d'un grand espace de plaine, ainsi rattaché au mont qui l'abrite, et où rien n'est demeuré intact. Les palais et les pavillons sur la colline sont, au contraire, restés debout, bâtis la plupart selon les principes de la technique hindoue, sans voûtes et sans charpentes, en calmes assises et en larges dalles de pierre ouvree.

C'est là le trait le plus frappant de cette ville conçue, éclosée et presque achevée dans l'imagination et la volonté d'un seul homme : son caractère résolument conforme aux traditions du peuple conquis. Les conquérants ne s'y affirment que par un seul édifice, d'ailleurs incomparable : la mosquée.

Les influences persanes ne se sont manifestées, jusqu'à l'époque mogole, dans l'architecture musulmane aux Indes, qu'au second degré, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est-à-dire qu'elles n'envahirent pas directement l'Hindoustan, mais lui parvinrent par l'intermédiaire de l'Asie centrale, où les avait apportées la vague de l'invasion mahométane, après avoir balayé le territoire persan. Très diluées encore, assez mal précisées, elles acquirent, au temps d'Akbar, le privilège de l'importation directe, et en profitèrent largement sous ses successeurs. Akbar, en effet, persan par sa mère, montra toujours de la partialité pour la culture et la langue de cette Grèce d'Orient. Shah Jehan s'imprégna profondément de son génie, qui n'apparaît, sous Akbar, que dans la décoration picturale. Mais, pour l'architecture proprement dite, le grand empereur puisa délibérément aux sources hindoues par système politique, consacrant ainsi sa rupture avec son pays natal. L'échelonnement des tombes des princes de la dynastie de Timour, du nord au sud, est significatif sur ce point. L'ancêtre repose à Samarkand ; Baber voulut qu'on ramenât son corps d'Agra à Kaboul ; Humayoun est à Delhi ; Akbar à Sikan-dra ; Shah Jehan à Agra.

Un palais oriental se compose de bâtiments isolés, généralement de petites dimensions, entre lesquels l'air puisse circuler, les jardins fleurir. Les nécessités du climat, la pratique de la polygamie le veulent ainsi.

Assis au pied de Kwab-Bagh — la « Maison des rêves », — appartement privé d'Akbar, dont la petite chambre porte sur les archi-

traves intérieures des portes des vers persans et sur les murs des traces de fresques, j'ai devant moi le Kas-Mahal, véritable cour de marbre, autour de laquelle se disposent les différents édifices où Akbar vaquait aux fonctions souveraines et privées de son existence. A mes pieds, un bassin d'eau verte étale au milieu son îlot carré de pierre où l'on jetait des tapis l'été, et que relie aux quatre faces quatre ponts étroits et sculptés. Des marches rouges descendent sous l'eau. Plus loin, un trône de marbre, sans dossier, fait pour les attitudes accroupies parmi les coussins, permettait au maître de suivre sur un grand échiquier, encore visible au pavé de l'esplanade, les



L'ACROPOLE DE FATEHPUR-SIKRI

évolutions des jeunes esclaves, qui remplaçaient les pions d'ivoire coloré. Au bout, le Diwan-i-Khas ou Chambre du Conseil, près de l'édicule réservé au théologien hindou, à droite la maison ciselée comme un joyau de la Sultane turque, à gauche le Panch-Mahal, aux terrasses superposées et aux multiples colonnes, où les reines venaient attendre les brises fraîches de la nuit. En dehors de la cour, regardant par-dessus le mur occidental, la maison de Miriam, la mystérieuse épouse portugaise, effrite ses peintures, parmi lesquelles un groupe rappelle si étrangement le motif classique de l'Annonciation. Ainsi le repos, la domination, la religion, l'amour, rythmaient cette belle vie.

On imagine difficilement une conception plus pittoresque que celle du Diwan-i-Khas. Un pilier central, dont les sculptures exquises rappellent, par une coïncidence peut-être volontaire, les ornements

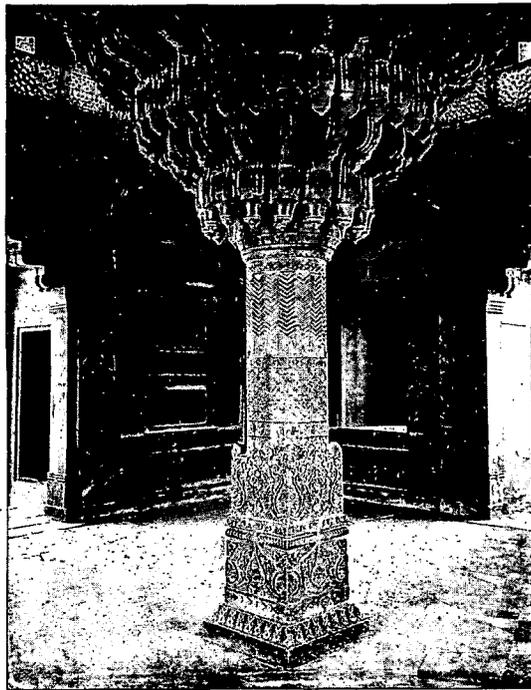
de la pierre funéraire de l'empereur, au sommet de ce mausolée de Sikandra, conçu lui-même, dirait-on, en un ressouvenir des terrasses du Panch-Mahal, où les princesses venaient dormir, s'élargit en un vaste chapiteau circulaire. De là, quatre balcons à rampes basses de pierre à jour divergent vers les coins du pavillon, où des plateformes secondaires communiquent avec le sol par des escaliers. L'empereur, comme un dieu dans le calice d'un lotus, siégeait au centre du chapiteau épanoui; un ministre occupait chacun des angles; par les baies libres ou fermées de rideaux de pierre ajourée, l'œil découvre tout entier le large horizon presque parfaitement circulaire. La volonté du maître y rayonnait comme un foyer lumineux aux quatre coins du ciel, dardée jusqu'aux confins de l'empire, et je ne connais pas de réalisation plus poétique d'un vouloir de puissance et de responsabilité.

Le voisinage d'un dais de pierre taillé en imitation évidente des temples jaïns du XII<sup>e</sup> siècle — dais qui abritait, selon la tradition, le docteur hindou avec lequel Akbar aimait à s'entretenir — a donné à penser que le Diwan-i-Khas avait servi de théâtre à ces discussions religieuses, scandale des rigides ulémas, où, dans le crépuscule, par la voix des sages, on entendait plaider passionément les dieux. C'était Agni, le feu; les divinités zoroastriques; Siva qui procréé et dévore; Bouddha aux pitiés infinies, et, non moins écouté, un maigre moine noir, le crucifix des compagnons de François-Xavier au cou, et dont l'accent portugais fait sourire, parle au nom d'Issa, fils de David, qui mourut pour sauver les hommes. Au-dessus de ces murs, d'or rouge dans le couchant, et où depuis deux siècles les grandes voix se sont tues, l'air fut épais de présences formidables.

Le Diwan-i-am, avec son cloître à toit plat, où l'empereur rendait sa justice en public, ferme la cour à l'est. La maison de la Sultane turque la touche presque, joyau de sculpture partout répandue en lacis d'arabesques où des fleurs sont prises, sur toute la surface des colonnes extérieures, des murs et du plafond. La paroi s'évide en retraits étagés, où les femmes déposaient les bijoux, le houka d'or et d'émail, les dés de jade aux points de rubis pour charmer l'ennui des journées. Au-dessous, des panneaux étalent en relief toute une vie animale et végétale, où l'exubérance hindoue se nuance de l'étrangeté chinoise, mêlant saules, palmiers, vignes, fruits lourds, aux dragons tartares et aux bêtes fauves ou ailées de l'Himalaya.

Des fresques, tirées de l'épopée de Firdoussi, ont à peu près disparu des murs du « Pavillon d'or », comme le luxe de sa déco-

ration avait fait appeler la maison de Miriam. Au delà s'élève le palais dit de Jodh Bai, où l'on croit que résidait la princesse rajpoute, dont l'alliance, disputée aux préjugés les plus hautains de la caste et de la naissance, eut tant de prix pour la politique et l'amour-propre d'Akbar. L'importance de l'édifice, par rapport aux autres demeures attribuées aux bégums, suffirait à le prouver. Les influences hindoues y paraissent plus accentuées encore dans



PILIER DU DIWAN-I-KHAS, A FUTTEHPORE-SIKRI

l'architecture et l'ornement, malgré les écrans de pierre géométrique et les tuiles bleues du toit, dont le ton pâle compose avec le rouge général des constructions une harmonie téméraire et charmante.

On m'accorde la faveur de loger dans la maison du rajah Birbal, le premier des favoris hindous de l'empereur. C'est un modèle achevé du style de Futtehpore-Sikri que ce petit palais exhaussé sur un soubassement, avec ses deux étages de grès ciselé, la richesse du décor allégeant ce que pourrait avoir de pesant et de trapu cette construction où n'entre pas une cheville de bois ni une assise non horizontale, et qui réalise un aspect de grâce et d'affinement au

moyen de blocs presque cyclopéens. Ma chambre, au rez-de-chaussée, carrée, a quatre portes pareilles entre des piliers rectangulaires, où des motifs polygonaux s'enchâssent de bandes d'arabesques végétales. Le sommet de la porte est formé par deux supports en forme de mâchicoulis, projetés par l'un et l'autre pilier, et qui, sans se toucher, sont unis par une architrave posée à plat. Ils portent les pendentifs en capsules si caractéristiques de l'architecture hindoue et dessinent deux à deux un arceau qui se répète tout autour de la pièce, encadrant les panneaux pleins comme les baies ouvertes. Au-dessus, règne une frise d'alvéoles, qu'une ligne d'oves glandulaires raccorde aux longues dalles du plafond. Des réseaux délicats sur ces dalles en parent l'austérité. L'Oriental, quand sa rêverie ne se perd pas dans les lointains du dôme, aime à l'égarer parmi les géométries diaprées d'un beau plafond. Luxe de gens couchés, paresse du divin *kief*.

Au milieu des espaces pleins de la muraille, se creusent des niches ogivales, inscrites dans une bande rectangulaire de jasmins héraldiques.

Derrière la maison, des écuries allongent une ligne de mangeoires vides. Au bas de la terrasse, un grand caravansérail crôlant se serrait entre le pied du rocher et la nappe du lac. La majestueuse Porte des Éléphants troue l'enceinte fortifiée, dans la direction du singulier minar conique hérissé de défenses d'éléphants de pierre, et d'où l'empereur abattait les bêtes de la jungle giboyeuse, au bord même des remparts de la cité.

La grande mosquée domine superbement l'escarpement sud-ouest de l'acropole d'Akbar. Bâtie en 1571, sur le plan, affirme-t-on, de la sainte Kaaba, elle constitue l'œuvre d'art centrale et suprême du règne, presque pure des tendances étrangères, et même, par une sorte de réaction, empruntant à l'art arabe proprement dit des procédés à peu près inédits en terre d'Hindoustan.

Une cour de deux cents mètres de long sur cent cinquante de large environ, dallée de marbre blanc, n'interrompt sa surface éblouissante et plane, d'une expression si religieuse et si grave, que par la vasque rituelle, un mausolée à deux dômes vêtu de marbres aériens, les feuillages de quelques arbres. Il en croît souvent à travers les parvis houleux des mosquées, où leur grâce, leur tendresse de choses végétales et qui peuvent mourir, semble nécessaire à détendre la méditation trop dépouillée, l'extase intense et douloureuse, fixée au front de l'Éternel.

Les portiques qui cernent le vaste rectangle sont divisés en cellules. Celui du fond, qui forme le sanctuaire, est couronné de trois dômes dont les deux latéraux reposent sur des colonnes d'un modèle hindou. Le central se raccorde avec les murs quadrangulaires qui le portent par de superbes pendentifs, formant une section en octogone, lequel, se dédoublant en polygone à seize côtés, épouse finalement la circonférence de la base du dôme. Cette progression arithmétique, paire, la plus simple de toutes, majestueuse, équilibrée, pourrait sembler naïve, n'était le plan hardiment pentagonal des stalactites, dissonance de grand maître, bientôt résolue dans la molle harmonie sphérique de la coupole.



LA GRANDE MOSQUÉE D'AKBAR, A FUTEHPURE-SIKRI

M. Gayet<sup>1</sup>, en une théorie beaucoup trop séduisante pour ne pas être vraie, a montré l'art arabe en proie à ce qu'il nomme sa « délectation morose », poursuivant l'idéal à travers le dédale ordonné d'une savante polygonie. Les plus passionnantes notions de la philosophie : le devenir, l'éternité, le retour inévitable (dont la prophétie brûla les lèvres de Zarathustra) en tisseraient les trames mystiques. Rêve de beauté essentielle réduite à ses nombres purs, nue de formes périssables, libre du changement et de la douleur.

Donc les polygones s'étoilent, s'entrelacent, d'abord sur les surfaces planes, puis dressés dans l'espace, reculés dans la profondeur, enrichis d'un monde de combinaisons nouvelles. Ils ne tracent pas seulement un décor oiseux ; ils s'expriment en un langage infiniment varié, musique des lignes et des formes, aux rythmes toujours neufs,

1. *L'Art arabe*, p. 180, 181, 182.

dont l'échelle des nombres serait la gamme infinie. En continuant à songer sur ce thème et les généralisations qu'il comporte, en admettant la chimère d'un tel système esthétique devenu conscient, on demeure surpris de ses possibilités. C'est l'architecture, le plus positif des arts, ravie par delà les besognes de l'utile, se jouant des fatalités de la matière, gravitant, messagère enivrée d'initiations nouvelles, vers les sphères de l'émotion pure où, seule, beauté désormais signifie vérité ou sagesse. Pour la sculpture et la peinture, c'est d'abord l'affranchissement. L'art se libère de sa tâche simiesque, héritage d'humbles ancêtres; il cesse de copier. Révolution inouïe, à laquelle préludèrent, peut-être sans le savoir, les architectes arabes, et qui changerait l'axe du monde esthétique. Échappée vers l'incrédible, non pas loin des formes épuisées, mais à travers les formes mêmes, pénétrées, illuminées du dedans par leur loi resplendissante, les formes-formules! Rupture apparente avec la Nature selon le canon ruskinien, mais, en vérité, possession autrement intime et exaltante de la Nature en son plus mystérieux mystère et sa plus jalouse volupté! La science et l'art opéreraient leur synthèse merveilleuse à une hauteur que nous n'aurions même pas rêvée, et il nous resterait à couronner de mains pieuses les œuvres sacrées au pied desquelles l'humanité enfant, après avoir frémi de jeune allégresse, vénérera, dans la force de son âge, une promesse plus belle encore que leur leçon.

Cette crise sans doute nécessaire, que l'Islam, sans ses vicissitudes et moins buté contre sa foi, eût peut-être opérée, les architectes d'Akbar la pressentirent si peu qu'ils couvrirent les alvéoles polyédriques, noyèrent les pures arêtes, lièrent les réseaux mystiques et leur virtualité d'expansion indéfinie, de tous les feuillages et de toutes les fleurs, depuis le lotus du Gange jusqu'aux roses de l'Iran. L'art persan, ses grâces riantes et faciles, devaient séduire et attarder l'art musulman sur le seuil d'un destin extraordinaire. L'aryen antropomorphe et imitateur — dont la Grèce antique fut le type le plus parfait — prenait le dessus, enchaînait la rêverie transcendante du Sémite. Défaite admirable, que nous ne pouvons nous persuader de regretter, en en contemplant les vestiges.

Si la polychromie persane n'envahit pas encore l'extérieur du monument en revêtement de faïences multicolores — elle le fera moins d'un siècle plus tard, et nous donnera la ravissante mosquée de Wazir-Khan, à Lahore — elle se répand en peintures murales à l'intérieur, tend les murs austères d'une tapisserie chatoyante,

alanguit d'une sensualité le sévère amour du dieu unimaginable. Le temps des grands desseins est passé ; l'œil de la foi n'est plus fixé sur les horizons promis et tombe aux fleurs de la route. L'homme fléchit sous sa volonté trop lourde. Sa croyance aussi, sans se l'avouer, parfois hésite, ose regarder à côté de l'éternité l'heure, la créature au-dessus de l'incréd. Cœur peu fidèle de l'humanité, vieille sagesse infâme, dont Omar Kheyam, après Horace, reprend la chanson, mais plus poignante que celle de l'aimable pensionné de Tibur, conviant l'homme à ses brèves joies de bien plus loin, des profondeurs mêmes de la douleur et de la destinée.

On ne peut tenter la description des peintures à l'intérieur du sanctuaire. L'art décoratif n'a jamais dépassé l'effet produit par cette combinaison unique de polygonie et de couleur. Tout a pâli, mais l'imagination peut ressusciter la fête que donnaient aux yeux les frises détachant un riche motif de guirlandes en blanc rechargé de gris, de rouge et d'or sur fond cramoisi, les plafonds de corniches aux médaillons floraux blancs et jaunes sur fond terre de Sienne, encadrés d'une bordure de motifs oranges relevé de blanc sur fond gris bleu, les *mihrahs* entourés d'une bande de caractères dorés en relief sur bleu foncé, ou de pierre rouge pointillée incrustée de marbres noirs et blancs, d'émaux bleus et verts. Le tout d'une ampleur et d'une décision de style donnant une impression de force heureuse, sereinement maîtresse d'elle-même, sans déchet entre l'idéal poursuivi et l'effet réalisé.

D'un parti moins grandiose, mais d'exécution plus délicate encore, sont les décorations du mausolée à deux dômes, vêtus de marbres aériens, que nous avons aperçus en pénétrant dans la cour sacrée. Il abrite les restes de l'ermite Sélim Christi, à l'influence duquel on attribue la fondation d'une capitale autour de l'humble réduit où sa sainteté avait attiré Akbar. C'est une parure de chasse après celle d'une cathédrale. Autour d'un dais central qui abrite le sarcophage, dais de nacre incrustée, chaque écaille sertie d'un fil d'ébène, damasquinage inouï sur perle au lieu d'acier, à trame féérique, innombrable et minutieuse, règne d'abord, peint à même le mur de marbre, un dé de lis et de dahlias alternés, dont la bordure gracieuse s'élève à hauteur d'homme. Les fleurs sont interprétées réalistement, non plus déformées par des fantaisies d'héraldisme. Elles s'y abandonnent cependant, à ces fantaisies, au sommet des arches qui supportent le dôme, en exquis compositions or, vermillon, bleu, bronze et vert autour d'une rosace dorée en forme

de lotus, occupant l'angle droit supérieur du rectangle où s'inscrit toujours l'arc aigu de l'ogive sarrazine. Celle qui s'ouvre entre la porte et la tombe épanouit un grillage de marbre ciselé au sommet de son échancrure, et deux vantaux de marbre tournent au-dessous. D'immenses guipures, toujours de marbre blanc, forment promenoir autour de la chambre sépulcrale et, à l'extérieur, des supports bizarrement sculptés, sortes de machicoulis en forme de harpe, soutiennent la pente de larges auvents. Blancheurs immaculées, où l'ombre bleuâtre se dentèle, dont la substance cristalline ne paraît point opaque, ne semble qu'attarder la lumière.

Trois portes percent l'enceinte de la mosquée. L'une, celle du sud, ne rentrait pas dans le plan primitif; c'est véritablement un arc de triomphe, destiné à célébrer les victoires de l'empereur dans le Guzerate. Cette masse de quarante-cinq mètres de hauteur, l'arche centrale ouvrant sur un demi-dôme, les quatre minarets aux quatre coins du trapèze qui en forme le plan, les larges degrés qui accèdent à l'entrée, la déclivité du terrain continuant la pente des marches, font de cette porte un monument inégalé dans son genre. Contemplé d'en bas, à la lisière du village dont les mesures humiliées se tassent au pied du coteau, l'effet est sublime. Il réside dans la disproportion même de cette masse titanique à son entourage, dans le jaillissement orgueilleux de ce dais de pierre dont les minarets semblent les lances de soutien qui jadis, dans le steppe natal, portaient les peaux de bêtes ou les tapis bigarrés au-dessus du conquérant en arroi. Je ne sais qu'un autre monument où les verticales atteignent à ce degré de magnificence, la cathédrale de Beauvais. C'est le même *Hosannah in excelsis!* Du reste, l'épigraphe musulmane, avec un lyrisme si juste, s'écrie : « Son *mihrab* est comme le matin au grand front, ses pinacles comme la Voie lactée, sa porte clame haut... » Merveilleuse trouvaille, traduction inspirée du sentiment qui vous étreint devant cette arche formidable, d'où semble poussée comme une clameur de victoire, continue, plus retentissante que les cuivres de cent Renommées, du haut du socle qui la tend orgueilleuse à l'horizon d'Hindoustan. Et le grand cri d'orgueil, par-dessus les riches plaines, les villes pacifiées, la jungle insoumise, s'en va mourir fondu dans le murmure étonné des plages méridionales.

Alors on songe à d'autres paroles, celles dont le triple ruban forme le haut rectangle, où, selon le rite presque invariable, l'arc se découpe avec une auguste simplicité. Elles disent : « Le monde

est un pont; traverse, mais n'y construis pas de maison... Le monde est une heure, passe-la en prière; le reste, qui le voit?... Ta meilleure richesse, c'est l'aumône que tu as faite... Sache que le monde est un miroir où la fortune a paru, puis a fui; — n'appelle rien que tes yeux ne puissent voir. » Et il se mêle à l'admiration de ces lignes pures, de cette grandeur matérielle, de ce miracle



PORTE TRIOMPHALE DE LA MOSQUÉE D'AKBAR, A FUTTEHPORE-SIKRI

d'art réalisé, un élément de pensée, de vénération et de mélancolie qui compose une de ces rares sensations complètes que le temps n'atteint plus dans la mémoire et qu'on paierait de tous les exils.

Du sommet, parmi la floraison des clochetons à dôme à la mode hindoue et des fers de lance des minarets, à travers l'écheveau des martinets dans le ciel abaissé, je vois à mes pieds le village et, tout proche, le vieux hammam écroulé. Un étain transparent semble clore l'horizon où le fort d'Agra pointe par les temps clairs. De

l'autre côté, voici la cour de la mosquée, les dômes des portes où tournoie un vol d'ailes soyeuses, et, posée au milieu, son parvis devant jeté comme un tapis, la tombe du saint *calender*. Et c'est une tente, la rude tente des migrations pastorales, entre les jours d'Abraham et ceux de Mahomet, qui reparait à travers les dentelles irréelles, les rideaux de marbres diamantés de celle-ci, dressée par Azraël pour le sommeil du Juste à l'ombre même du Justicier.

ROBERT D'HUMIÈRES

(*La suite prochainement*)

